



CLASSIQUES  
GARNIER

Édition de LUBIN (Georges), « Index des correspondants », *Correspondance*, Tome IV, *Mai 1837 – mars 1840*, SAND (George), p. 899-926

DOI : [10.15122/isbn.978-2-8124-2887-6.p.0929](https://doi.org/10.15122/isbn.978-2-8124-2887-6.p.0929)

*La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.*

© 2013. Classiques Garnier, Paris.  
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.  
Tous droits réservés pour tous les pays.

## INDEX DES CORRESPONDANTS <sup>1</sup>

ACOLLAS (Pierre-Isidore). — 1596, 1620.

Cf. notice, t. III, p. 857.

AGOULT (Marie-Catherine-Sophie de Flavigny, comtesse d'). — 1561, 1575<sup>D</sup>, 1581, 1589, 1599<sup>D</sup>, 1611, 1616<sup>D</sup>, 1654, 1665, 1759<sup>D</sup>, 1957, 1958, 1961<sup>D</sup>, 1989, 2000.

Cf. notice, t. III, p. 857.

ALISSAN de CHAZET (René-André-Polydore). — 1766.

Bibliothécaire à Versailles et Trianon, ultra renforcé, ce plat adulateur de la famille royale a laissé un ouvrage anonyme sur *la Chambre de mil huit cent vingt ou la Monarchie sauvée* (Paris, 1821), et des *Mémoires, souvenirs, œuvres et portraits* (Paris, Postel, 1837, 3 vol.) peu intéressants.

Né à Paris le 23 octobre 1774, il est mort dans la même ville le 17 août 1844.

Cf. *Biographie des hommes du jour*, de Sarrut et Saint-Elme, t. II, 2<sup>e</sup> partie, pp. 355-356, et *Dictionnaire de biographie française*, par Prévost et Roman d'Amat, t. VIII.

APPÉ (Angélique). — 1867<sup>D</sup>, 1969.

Née à La Châtre (Indre), le 23 septembre 1789, Angélique Appé, fille d'un sellier, viendra comme gouvernante à Nohant en 1838; il semble qu'elle ait un peu abusé de l'initiative qui lui était laissée pendant les absences de George Sand. Celle-ci la renverra en 1842.

Angélique Appé est morte, vieille fille, à La Châtre le 7 mai 1869.

ARAGO (François-Victor-Emmanuel). — 1830<sup>D</sup>, 1857, 1878, 1924, 1929<sup>D</sup>, 1932 <sup>bis</sup>, 2007.

Cf. notice, t. III, p. 860.

---

1. Les numéros renvoient aux lettres et non aux pages.

BALZAC (Honoré de). — 1700, 1704<sup>D</sup>, 1898, 1905, 1997, 1998, 2016<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. I, p. 998.

BARBET (Jean-François). — 1992.

La biographie de ce Franc-Comtois, né à Pagnoz (Jura) le 27 prairial an VII (15 juin 1799), se réduit à peu de chose. Lorsqu'il se marie le 20 septembre 1827, il est déjà chef d'institution au 3, impasse des Feuillantines. Son établissement bien géré a une bonne réputation, et prépare des candidats aux grandes écoles. Pasteur, autre Franc-Comtois, y a fait deux séjours (en 1838, puis en 1842-1843). G. Sand confie à Barbet son neveu Oscar en 1839 et plus tard son petit protégé Francis Laur, qui y préparera avec succès l'École des Mines de Saint-Étienne.

Barbet est auteur de deux brochures, dont l'une, de teneur un peu publicitaire, met en valeur la carrière rapide de jeunes musulmans envoyés en France pour parachever leur instruction à l'Institution Barbet. L'autre concerne un incident survenu en février 1846 dans une compagnie de la Garde nationale dont Barbet était capitaine.

Barbet eut au moins une fille, Antoinette Delphine, qui obtient en 1844 le diplôme de maîtresse de pension. (Arch. de la Seine, Établissements privés, carton 11).

BAUDOT (Antoine-Jean-Baptiste, dit *Alphonse*). — 1767.

Cf. notice, t. III, p. 862, à compléter par : né le 23 juillet 1803 aux Andelys (Eure), mort à Paris (7<sup>e</sup>) le 28 avril 1880.

BELVÈZE (Paul-Henri). — 1826<sup>D</sup>.

Né à Montauban (T.-et-G.) le 20 ventôse an IX (11 mars 1801), Paul-Henri Belvèze entre à l'École polytechnique en 1820, et fait ensuite une carrière dans la marine de guerre. En 1838, il est capitaine de corvette et commande en chef la station maritime française des côtes de la Catalogne. Il reçoit à son bord, sur *le Méléagre*, brick de guerre, Chopin et George Sand lorsqu'ils passent à Barcelone pour se rendre à Palma, et à leur retour, c'est également sur *le Méléagre* que Chopin, épuisé par la traversée, sera transporté et soigné par le médecin du bord, Jacques-Hubert Coste, avant de gagner l'auberge.

Malgré un dossier dont les notes sont flatteuses, malgré un mariage avec la fille d'un vice-amiral, pair de France, (le comte Émeriau), le commandant Belvèze ne put dépasser le

grade de capitaine de vaisseau. En 1855, il sera chargé d'une mission au Canada sur la *Capricieuse* (*Revue maritime*, juillet 1955, pp. 865-883). Admis à la retraite en mars 1861, il mourra à Toulon le 8 février 1875, commandeur de la Légion d'honneur.

On a publié de lui : *Lettres choisies dans sa correspondance*, Bourges, Pigelet fils et Tardy, 1882.

Malheureusement, il ne s'y trouve aucune lettre concernant le passage de George Sand et de Chopin. De même le journal de bord du *Mélagre* est muet à cet égard.

Nous remercions vivement les archivistes de la Marine (à Paris et à Toulon) à qui nous sommes redevables des éléments de cette notice.

BERLIOZ (Louis-Hector). — 1543<sup>D</sup>, 1598<sup>D</sup>, 1630<sup>D</sup>.

Hector Berlioz est un musicien assez connu pour qu'on puisse se dispenser de faire ici sa biographie, si abrégée soit-elle. Né à La Côte Saint-André (Isère) le 19 frimaire an XII (11 décembre 1803), il mourra à Paris le 8 mars 1869, après une vie très romantique, pleine de bruit et de fureur, qu'Adolphe Boschet a contée en trois volumes auxquels il faut toujours renvoyer.

Ses rapports avec George Sand ne sont pas bien connus, car les lettres qu'elle lui a adressées ont subi le même sort que de nombreux autres autographes, détruits par le musicien au soir de sa vie.

Heureusement deux lettres de Berlioz subsistent, relatives à un projet de pièce qu'il espérait voir George Sand mener à bien, pour rendre à sa femme, l'Anglaise Harriett Smithson, une place sur la scène française.

G. Sand a vigoureusement défendu dans les *Lettres d'un voyageur*, Berlioz « grand compositeur, homme de génie, véritable artiste », mais peut-être s'est-elle un peu forcée pour aimer sa musique.

BOCAGE (Pierre-François Touzé, dit). — 1531<sup>D</sup>, 1633<sup>D</sup>, 1851, 1923, 1927, 1936, 1942, 1965, 2009, 2010.

Il avait débuté dans la vie comme ouvrier tisserand à Rouen qui l'avait vu naître le 20 brumaire an VIII (11 novembre 1799). Mais le théâtre était pour lui une vocation irrésistible, et à force de volonté, il parvint à s'y faire une place honorable, sans plus, jusqu'au jour où il incarna le héros byronien, romantique et fatal dans *Antony*, d'Alexandre Dumas.

Triomphal succès, que suivirent beaucoup d'autres, dans *Marion de Lorme*, *la Tour de Nesle*, *Angèle*, *Lucrèce*, etc.

Directeur de l'Odéon de 1845 à 1847, puis de 1849 à 1850, il y obtint quelques beaux succès, notamment en montant *François le Champi* de George Sand. Mais son attitude de politique combative le fit révoquer en juillet 1850. Bocage était un homme de gauche très convaincu (il avait été candidat, malheureux, aux élections de 1848).

G. Sand avait fait sa connaissance en 1833, à une représentation de *Lucrèce Borgia*. En 1837, elle aura avec lui une liaison assez brève (après le règne de Michel, avant celui de Chopin), mais ils resteront grands amis et collaboreront. Une correspondance en fournira la preuve dans les volumes à venir. Il a joué les premiers rôles dans plusieurs pièces de George Sand : *Claudie* (1851), *Molière* (1851), *les Beaux Messieurs de Bois-Doré* (1862). Il mourra quelques mois après ce dernier succès, le 30 août 1862.

Il a toujours eu une très haute idée de son art et de sa mission. Sa biographie a été faite par Paul Ginisty (*Bocage*, Paris, Félix Alcan, 1926). Sur ses rapports avec George Sand, pour plus de détails, consulter C. Carrère, *George Sand amoureuse*, pp. 284 sqq.

BONNAIRE (Pierre-Félix, baron). — 1784, 2011.

Cf. notice, t. II, p. 912, à compléter par les dates de naissance (21 décembre 1794) et de décès (Paris, 8 mai 1865).

BOUCOIRAN (Jules). — 1539, 1791, 1797, 1803, 1809<sup>D</sup>, 1813, 1838, 1861, 1866.

Cf. notice, t. I, p. 999.

BOUFFÉ (Hugues-Marie-Désiré). — 1689<sup>D</sup>.

Cet acteur a eu un renom extraordinaire, aujourd'hui bien oublié. Né à Paris le 17 fructidor an VIII (4 septembre 1800), il débuta au Panorama-Dramatique, passa à la Gaité, puis aux Nouveautés, connut de longues années de succès, puis il triompha au Gymnase (1831), aux Variétés, à la Porte-Saint-Martin, dans les drames-vaudevilles (notamment dans *Pauvre Jacques*, *le Gamin de Paris*, *les Enfants de troupe*). Il avait un talent très fin et nuancé, faisait rire et pleurer son public à volonté; capable de transformations incroyables : faisant aussi bien illusion sous l'apparence d'un vieillard, proche de la tombe, que dans le rôle d'un jeune apprenti. Il s'épuisait

nerveusement d'ailleurs à force de se donner à ses personnages, et dut parfois prendre de longs repos.

Sa représentation de retraite à l'Opéra le 17 novembre 1864, produisit une recette extraordinaire. Il mourut très âgé, le 25 octobre 1888, à Auteuil.

BOURGOING (Jean-Joseph). — 1464, 1465.

Cf. notice, t. II, p. 913.

BOURGOING (Rose-Jeanne-Marie Petit, dite *Rozanne*, Mme Joseph). — 1481, 1610.

Cf. notice, t. III, p. 864.

BOUTIGNY (Ézéchiél-Nicolas). — 2004<sup>D</sup>.

Nous n'avons sur ce premier clerc de l'étude de Florestan Bonnaire que les renseignements très sommaires donnés par son acte de mariage reconstitué (Arch. de la Seine) qui n'indique même pas l'âge des époux.

Il s'est marié le 12 octobre 1844 à la mairie des Batignolles avec Françoise-Louise-Virginie Lebel, orpheline et brodeuse, qui habitait la même maison que lui. Mariage romantique à souhait, mais qui ne pouvait apporter au clerc les fonds nécessaires à l'achat d'une étude. Boutigny, avec lequel G. S. sera en relations d'affaires, a dû rester clerc toute sa vie.

BOZOLI (Giuseppe-Maria). — 1963.

Journaliste italien, né à Ferrare, sur lequel nous n'avons pu réunir de renseignements.

BRAULT (Marie-Edme-Adélaïde, dite *Adèle* Philbert, Mme Joseph). — 1636, 1799.

Petite-fille de Jean-Georges Cloquard, Adélaïde Philbert se trouvait cousine des sœurs Delaborde et par suite petite-cousine de George Sand (voir au t. I le tableau généalogique n° IV).

Née à Paris le 8 avril 1784, elle avait épousé en premières noces Joseph-Honoré Valambert et divorcé en 1810. Il semble qu'elle ait alors mené une vie peu recommandable. En 1815, elle a une fille, Antoinette Philbert, que nul père n'a reconnue. Puis elle épouse le 6 mars 1822 Joseph Brault, ouvrier tailleur :

de ce second mariage est née Augustine Brault, qui jouera un grand rôle dans la vie de la famille Sand à partir de 1846. Adèle Brault, qui avait renoué avec George Sand au moment de la mort de Mme Maurice Dupin, et lui causa beaucoup d'ennuis par la suite, est morte le 24 octobre 1849 à Paris.

BRINDEAU (Pierre-Achille). — 1774.

Directeur de la *Revue de Paris* de 1834 à 1837, il y avait succédé à Amédée Pichot; le *Feuilleton* du *Journal de la librairie* du 24 mai 1834 annonce que la *Revue de Paris* a été adjugée au prix de 56 500 f. à MM. Félix Bonnaire et Achille Brindeau. En septembre 1837, il devient actionnaire et gérant du *Messager*, journal dans lequel le comte Walewski a des intérêts (Arch. Nat. F<sup>18</sup>-382).

Son frère Henri avait épousé une demoiselle Bonnaire (Hermance-Amica).

Né en 1795 (d'après la liste des électeurs de 1860), il est mort à Paris, rue Joubert, le 18 mai 1859. Il était chevalier de la Légion d'honneur au titre d'homme de lettres depuis le 19 novembre 1843.

BULOS (Christine-Marie-Euphrosine Blaze, Mme François). — 1563, 1634, 1668, 1709, 1775, 1810, 1897, 1991<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. III, p. 864.

BULOS (François). — 1482, 1494, 1535, 1547, 1588, 1592, 1594, 1603, 1614, 1617, 1623, 1632, 1641, 1644, 1647, 1652, 1660, 1671, 1674, 1675, 1676, 1682, 1691, 1693, 1694, 1695, 1698, 1702, 1706, 1707, 1708, 1718, 1721, 1731, 1739, 1786, 1790, 1792, 1793, 1804, 1805, 1814, 1820, 1825, 1827, 1831, 1839, 1846, 1859, 1877, 1888, 1889, 1890, 1895, 1900, 1910, 1934, 1945, 1947, 1951, 1955, 1967, 1970, 1971, 1972, 1974, 1976, 1978, 1979, 1980, 1986, 1993, 1994, 2006.

Cf. notice t. II, p. 913.

BUSSIÈRE (Auguste). — 1602.

Critique littéraire de la *Revue de Paris* et du *Temps*, qui n'a laissé que peu de traces. Il est, vers 1835-1837, au nombre des correspondants de Sainte-Beuve, mais on ne le retrouve plus ensuite dans la *Correspondance générale* du critique. Il a donné quatre articles à la *Revue des Deux Mondes*, sur Janin, Stendhal, Sue et le maréchal Bugeaud : le premier (15 janvier 1837) peu tendre pour le critique du *Journal des Débats*, brouilla celui-ci

avec Buloz. Aucun ouvrage ne figure sous son nom au catalogue de la Bibliothèque Nationale.

Nous n'en savons pas davantage sur son compte, si ce n'est qu'il a écrit au moins quatre articles sur les œuvres de G. Sand (*Revue de Paris*, 14 et 28 mai 1837, 30 juillet 1837, 22 décembre 1839). En 1856, réduit à une misère noire, il était à Madrid, d'où il écrivait encore à Bocage.

CALAMATTA (Luigi). — 1492, 1559.

Cf. notice, t. III, p. 865.

CAUVIÈRE (André-François-Léger). — 1814 <sup>bisD</sup>, 1870, 1885<sup>D</sup>.

Fils d'un cordonnier, le docteur Cauvière a été le chirurgien le plus réputé de Marseille pendant une longue période, et en outre une célébrité de cette ville où il était né le 13 octobre 1780. Brillant élève, c'est le hasard qui l'orienta vers la médecine. Son père, républicain très rouge, ayant dû se replier après le 9 thermidor dans un petit village du Var, le jeune homme s'attacha au médecin du lieu et prit goût à l'art médical. Il débuta en qualité d'aide-chirurgien militaire à l'armée des Alpes en 1798, fit ensuite ses études médicales, passa sa thèse le 2 germinal an XI, revint à Marseille en juillet 1803, et commença à s'y faire une belle clientèle. Après avoir obtenu le diplôme de docteur en chirurgie de la Faculté de médecine de Montpellier en juillet 1807, il devint chirurgien en chef à l'Hôtel-Dieu, puis, en 1840, directeur de l'École préparatoire de médecine.

Pour George Sand et Chopin de retour des Baléares, il exerça la plus large hospitalité et entoura le malade de soins attentifs. Aussi resteront-ils en rapports d'amitié avec lui, d'autant plus que G. Sand le convertira aux idées de Leroux. Elle le reverra à son passage à Marseille en 1855. Dans *Hist. Vie* (X, pp. 199-201), elle lui consacre des pages chaleureuses. Mérimée, qui le connaissait aussi, l'appelle « le premier gastronome de France » et vante ses dîners pantagruéliques, arrosés des crus les plus fameux (*Corr. générale de Mérimée*, II, pp. 280, 282, 298).

A sa mort le 2 octobre 1858, il légua 75 000 francs à répartir entre l'Hôtel-Dieu, l'École de médecine et les sociétés médicales de Marseille (*Chronique médicale*, 1<sup>er</sup> août 1904, p. 524). Excellent orateur et professeur, il n'aimait pas écrire, de sorte qu'il n'a laissé que ses deux thèses.



CAVÉ (Hygin-Auguste, dit *Edmond*). — 1956<sup>D</sup>.

Né à Doudeville (Seine-Mar.) le 24 décembre 1794, Cavé, publiciste, écrivit au *Globe*, à la *Revue de Paris*, collabora avec Dittmer aux *Soirées de Neuilly*, devint en 1830 chef de division, puis directeur des Beaux-Arts; après 1848 il sera chargé de la direction des Palais et Manufactures de l'État.

Il avait épousé le 4 novembre 1843 Marie-Élisabeth, dite Élise Blavot, veuve du peintre Clément Boulanger, peintre elle-même, qui a été la maîtresse de Delacroix.

Il est mort à Paris le 30 mars 1852; l'acte de décès le dit âgé de 55 ans.

Le *Larousse du XIX<sup>e</sup>* et *Vapereau* le prénomment Edmond-Ludovic-Auguste, le font naître à Caen, et disent que sa femme a épousé le peintre *François* (?) Cavé, inspecteur des Beaux-Arts.

Les prénoms Hygin-Auguste sont attestés par les actes de mariage et de décès (Arch. Seine, État civil reconstitué).

CAZAMAJOU (Angélique-Caroline Delaborde, Mme Pierre). — 1650, 1736, 1769, 1908, 1917, 1918, 1921, 1931, 1939, 1944, 1946.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CELLIER (Narcisse-Honoré, dit CELLIER-DUFAYEL). — 1607.

Cf. notice, t. III, p. 867.

CHAIX D'EST-ANGE (Gustave-Louis-Adolphe-Victor-Aristide-Charles-Saint-Quentin). — 1513<sup>D</sup>, 1745<sup>D</sup>.

Cet avocat célèbre, né à Reims le 11 avril 1800, inscrit au Tableau de l'ordre des avocats à la cour d'appel de Paris dès le 6 décembre 1819, fit connaître son talent incisif et mordant dans d'importantes affaires du XIX<sup>e</sup> siècle : les quatre sergents de La Rochelle (1822), affaire Cauchois-Lemaire (1828); Comédie-Française contre Victor Hugo à propos du *Roi s'amuse* (1832), la *Revue de Paris* contre Balzac à propos du *Lys dans la vallée* (1836), affaire du parricide Benoît (1832), procès Fieschi, procès La Roncière (1835), etc.

Député, élu le 18 février 1831 à Reims, réélu le 25 avril 1836, le 4 nov. 1837, remplacé en 1842, réélu le 23 nov. 1844, battu en 1846. Moins libéral à la Chambre qu'au Palais, il n'y fut pas assidu.

Il se rallie très vite au gouvernement du 2 décembre. Procureur général près de la Cour de Paris le 27 novembre 1857 jusqu'en

1862, nommé sénateur, vice-président du Conseil d'État (1863). Rentré dans la vie privée après la chute de l'Empire, il mourut le 14 décembre 1876 à Paris.

CHARPENTIER (Auguste). — 1892<sup>D</sup>.

Auguste Charpentier, né en 1815, ne s'était guère fait connaître que par un portrait d'Alexandre Dumas (Salon de 1837) quand il est venu à Nohant faire celui de George Sand et de ses enfants, en avril 1838. La célébrité du modèle lancera l'artiste, élève d'Ingres, car le tableau, actuellement à Carnavalet, sera très remarqué au Salon de 1839, et maintes fois reproduit par la gravure. Mais bien qu'il ait exposé aux Salons de 1837 à 1870, Charpentier n'a pas atteint la grande notoriété.

Deux autres portraits de la romancière lui ont été attribués : 1<sup>o</sup>) l'un représente G. Sand de face, la tête légèrement penchée sur l'épaule droite, la main droite sous le menton. Il a fait partie de la collection Joseph Reinach et se trouve actuellement à la Comédie-Française. Il figure en frontispice dans le livre de L. Vincent, *George Sand et le Berry*; Mlle de Rothmaler a émis des doutes à son sujet (*Mercur de France*, 15 juin 1924, p. 696).

2<sup>o</sup>) Le second ressemble beaucoup au portrait de Carnavalet en ce qui concerne le visage, mais la pose est différente. Assise, vue jusqu'à mi-corps, G. Sand porte une robe noire décolletée, à manches courtes, des mitaines de dentelle noire, une grande chaîne d'or terminée par un médaillon-camée. Est-ce une première étude abandonnée par le peintre? La toile (H. 70 — L. 58) est exposée dans la cellule Sand-Chopin à la Chartreuse de Valldemosa et appartient à Mme Ferrà.

Elle a été acquise, en même temps que le portrait de Chopin par Ary Scheffer exposé dans la même cellule, d'une famille qui désirait garder l'anonymat. Il est possible que les deux toiles aient été jadis en Pologne.

Auguste Charpentier avait également fait le portrait de Rachel (Salon de 1840), de Diaz (1846), et peint aussi de nombreux tableaux religieux et des scènes de genre. Il est mort le 15 mai 1880 à Paris.

CHARPENTIER (*Gervais-Hélène*). — 1732, 1952.

Cf. notice, t. III, p. 868.

CHATAUVILLARD (Louis-Alfred Le Blanc, comte de). — 1669, 1687.

Curieux personnage, appartenant à la « fashion », un des

premiers membres du Jockey-Club avec lord Henry Seymour, le prince de la Moskowa, le comte Demidoff, etc. Louis-Alfred Le Blanc, comte de Chatauvillard, est né à Paris le 25 février 1799. Il est du groupe des « *gants jaunes* », et non le moins excentrique; c'est l'homme de toutes les extravagances : pariant de faire au Jockey-Club une partie de billard à cheval; entrant à cheval dans son propre salon; attaquant en forêt de Sénart, sous les apparences d'un brigand, la calèche de sa femme, qui faillit en mourir de saisissement. Il était lieutenant de louveterie, et avait un pavillon de chasse dans la forêt de Châteauroux, avec droit de chasse dont il abusait, ce qui lui amena des démêlés avec les Inspecteurs des forêts. Il est l'auteur d'un *Essai sur le Duel* (Paris, Bohain, 1836) et d'une brochure *Des Finances* (1848), où il prônait la mobilisation des immeubles.

Il est mort à Paris, 60, rue Saint-Lazare, le 21 juin 1869. (Cf. Jules Bertaut, *Visages romantiques*, Paris, J. Ferenczi, 1947, pp. 140 sqq.; *la Chronique de Paris*, 10 février 1893; Amédée Boudin, *M. le Comte de Chatauvillard*).

CHATIRON (Hippolyte). — 1658, 1672, 1796, 1815, 1823, 1829, 1833, 1837, 1842, 1845, 1852, 1862, 1868, 1943, 1969, 1973, 1977, 2005, 2008, 2023.

Cf. notice, t. I, p. 1001.

CHAZET. — Voir : ALISSAN de CHAZET.

CHOPIN (*Frédéric-François*). — 1728.

Né à Zelazowa-Wola (Pologne) le 22 février 1810, date officielle (en réalité le 1<sup>er</sup> mars 1810, selon B. E. Sydow), Frédéric Chopin était fils d'un Français installé en Pologne et d'une Polonaise, Justine Krzyzanowska. Peu après sa naissance, son père, Nicolas Chopin, né à Marainville (Vosges) en 1771, et gouverneur des enfants de la comtesse Skarbek, était nommé professeur au lycée de Varsovie.

Dès l'âge de sept ans, Frédéric commence ses études de piano et très vite révèle des dons exceptionnels. En 1830, à la veille de la révolution polonaise, il quitte Varsovie, où il ne retournera jamais, pour Prague et Vienne, et se rend à Paris en septembre 1831. Il participe bientôt à plusieurs concerts qui fondent sa réputation, et commence une carrière de professeur très recherché.

Il a fait la connaissance de George Sand à la fin de 1836, mais

leur liaison ne commencera qu'en juin 1838. Ils se rendent ensemble à Majorque, et font à Valldemosa un séjour qui n'est pas une réussite. Entre 1839 et 1846, Chopin passe chaque année de longs mois d'été à Nohant.

A Paris les amants habitent à partir de l'automne 1841 dans des appartements séparés, mais très proches, d'abord 16, rue Pigalle (20 actuel), puis square d'Orléans.

En 1847, à la suite du mariage de Solange Dudevant, et des événements familiaux dont la correspondance donnera un détail complet en temps utile, Chopin et George Sand cesseront de se voir.

Après un séjour en Angleterre et en Écosse très contraire à sa santé (en 1848), Chopin rentre en France où il s'éteindra le 17 octobre 1849 au n° 12 de la place Vendôme.

COMBES (Jean-Alexandre-Edmond). — 1758.

Edmond Combes, né à Castelnaudary (Aude) le 8 juin 1812, partit pour l'Orient en 1833 avec Tamisier et fit des voyages d'exploration en Égypte et en Abyssinie, d'où il rapporta un *Voyage en Abyssinie*, etc. (Paris, Desessart, 1838, 4 vol. in-8°) et un *Voyage en Égypte, en Nubie*, etc. (Paris, Desessart, 1846, 2 vol. in-8°), qui se trouvaient dans la bibliothèque de George Sand, portant des envois autographes (N<sup>os</sup> 992 et 993 du catalogue). Il entre ensuite dans la carrière : agent consulaire à Échelle-Neuve près de Smyrne en 1843, vice-consul à Rabat en 1846, à Damas en 1848.

C'est lui qui se trouve avec George Sand et Chopin lors de leur dernière rencontre au pied de l'escalier de Mme Marliani le 4 mars 1848.

Un sort tragique l'attend dans son nouveau poste : sa fille Augusta meurt du choléra le 20 août à Maraba, près de Damas. Atteint lui-même de la terrible maladie, ainsi que sa femme, il essaie de rentrer à Damas, mais une foule de musulmans fanatiques lui en interdit l'entrée et moleste les voyageurs. Edmond Combes expire misérablement dans une basse-cour le 22 août (sa femme survécut).

Nous ne savons pas très exactement dans quelles conditions G. Sand l'a connu, mais elle lui écrivit certainement, entre 1838 et 1848, plusieurs lettres qui paraissent perdues.

Voir : A. Fourès, *les Hommes de l'Aude*, 1891, p. 27, et J. Girou, *Vie des personnes célèbres de l'Aude*, 1940, p. 180.

CONFALONIERI (Federico). — 2014.

Né à Milan le 6 octobre 1785, le comte Confalonieri, célèbre

patriote italien, fut un des nombreux martyrs des Autrichiens. Fondateur du journal *le Conciliateur* qui avait Silvio Pellico comme rédacteur en chef, il milita dans les rangs des carbonari et fut condamné à mort comme conspirateur en 1823. Ayant vu sa peine commuée, il fut jeté dans les prisons du Spielberg où il partagea un temps la cellule d'Andryane. Il devait y rester treize ans. On ne lui avait communiqué pendant tout ce temps aucune nouvelle du dehors, sauf une et cela d'ordre de l'Empereur lui-même : la mort de sa femme. Joli trait de cruauté calculée.

Libéré en 1836, il vécut désormais en exil, en France, en Belgique. Le régime inhumain de la prison avait détruit sa santé, il était devenu hydropique. On le fêta dans les salons libéraux. Le 18 novembre 1839, Mme d'Agoult, à laquelle on le présente, le considère comme une bonne recrue pour le sien. George Sand dut faire sa connaissance vers la même époque, chez Mme Marliani.

Il voulut revoir son pays avant de mourir, mais l'état de son cœur était tel qu'il mourut en route, au Saint-Gothard, le 10 décembre 1846. Ses obsèques à Milan furent suivies d'une foule immense, manifestation d'une ampleur exceptionnelle contre l'opresseur détesté.

CONTE (*Antoine-Joseph-Xavier*). — 1794, 1883, 1893.

Né à Colmar (Haut-Rhin) le 17 janvier 1773, Conte participa sous le comte Beugnot à l'administration du grand-duché de Berg (1809). A la chute de Napoléon, il devint chef de division à l'administration des Postes. En 1830, nommé directeur général, il procède à une refonte des instructions, prend des mesures très efficaces pour améliorer le service, notamment pour abréger les délais de transmission des correspondances. La carrière politique le tenta : il se fit élire député conservateur de Feurs (Loire) le 4 novembre 1837, mais ne fut pas réélu en 1839.

Il est mort à Strasbourg le 19 juillet 1850.

CORRESPONDANTS NON IDENTIFIÉS :

M.\*\*\* Juge rapporteur. — 1554.

M.\*\*\* . — 1626.

M.\*\*\* . — 1754.

CRAMER (*Sophie-Charlotte*). — 1534, 1546, 1548, 1750.

Cf. notice, t. III, p. 870.

CZARTORYSKA (Anna Sapieha, princesse Adam). — 1800.

Née Anna Sapieha, femme du prince Adam, elle a vécu en exil pendant une grande partie de son existence. L'hôtel Lambert, où habitaient les Czartoryski à partir de 1845, fut un haut lieu de l'émigration polonaise en France, et un centre de charité rayonnante et active.

Elle s'occupait toute l'année à des travaux d'aiguille et de broderie, et une vente de charité annuelle, où le grand monde se pressait, lui permettait de faire retomber sur les émigrés sans ressources les bénéfices réalisés.

G. Sand lui a consacré un article dans le *Siècle* du 26 décembre 1839 (recueilli dans *Nouvelles Lettres d'un voyageur*, pp. 233-243).

DECERFZ (Joseph-Philibert-Emmanuel). — 1697.

Le docteur Decerfz a été le médecin de Mme Dupin de Franceuil pendant de longues années. Une jolie correspondance manuscrite, conservée au Musée George-Sand et de la Vallée-Noire à La Châtre, montre des relations confiantes et amicales. C'est lui qui constata la mort de Maurice Dupin. Il a soigné les maladies d'enfant de la petite Aurore.

Sa femme, née Marie-Magdeleine-Victoire-Aimée Lemut, directrice de la Poste aux lettres de La Châtre, sa fille Laure (Mme Alphonse Fleury), furent de grandes amies de George Sand.

Mais avec le docteur lui-même il y eut un refroidissement très sensible dès 1821. (Voir t. I, p. 80, n. 2.)

Né le 5 novembre 1780 à Culan (Cher), il mourra à La Châtre le 30 mai 1860.

DELACROIX (Eugène). — 1735, 1783<sup>D</sup>, 1785, 1789, 1981<sup>D</sup>, 1959<sup>bis</sup>, 2002, 2015<sup>D</sup>.

Cf. notice t. II, p. 917.

DEMAY (Cécile-Charlotte-Liberté Bazin-Defontenelle, Mme Louis-Marien). — 1631, 1639, 1975.

Cf. notice, t. III, p. 871.

DEMAY (Catherine-Cécilia-Caroline-Emma). — 1761.

Fille de la précédente, Emma Demay, née à Paris le 27 juillet 1822, a été diplômée du Conservatoire de musique : second prix de solfège en 1838, premier prix d'harmonie et d'accom-

pagnement et second prix de chant (1840). Elle a professé l'harmonie et l'accompagnement au Conservatoire de 1844 à 1878. (Constant Pierre, *le Conservatoire national de musique*, p. 441.)

Elle avait épousé le 27 août 1842, à Paris, Gustave-Joseph Dufresne, employé au ministère des Finances. Elle meurt le 14 juin 1896 à Paris.

DESAGES (Étienne-Luc). — 1461.

Fils du greffier du Tribunal de La Châtre, Vincent Desages, et de Catherine-Caroline Pouradier (neveu par conséquent de Pouradier-Duteil), Luc Desages est né à La Châtre le 10 septembre 1820.

Il fit des études de droit, obtint le diplôme d'avocat, mais ne paraît pas avoir beaucoup exercé. Il entra très tôt dans le groupe des disciples de Pierre Leroux dont il épousa la fille Pauline, collabora à la *Revue sociale* et à l'*Éclaireur de l'Indre*. De 1845 à 1849, il est à Boussac, et en l'absence de Leroux dirige l'imprimerie.

En juillet 1849, il sera poursuivi, arrêté, conduit à Lyon les fers aux pieds (avec son beau-frère Auguste Desmoulins). Il sera acquitté par le 2<sup>e</sup> conseil de guerre de Lyon. Mais en 1852, après le coup d'État la commission mixte de l'Allier le condamne à la « transportation » en Algérie. Grâce aux interventions de George Sand, il n'ira pas en Afrique, et après quelques mois sur les pontons corses, verra sa peine commuée en celle de l'exil. Ayant gagné Londres, puis Jersey, il demeurera dans cette île pendant tout le second Empire (et même au-delà, jusqu'en 1879). Il s'établit alors au hameau de Remerle, près d'Angles-sur-Anglin (Vienne), où il mourra le 22 juin 1903.

DESNOYERS (Louis-Claude-Joseph-Florence). — 1778.

Né à Replonges (Ain), le 4 ventôse an X (23 février 1802), Louis Desnoyers a été un journaliste politique mordant, en même temps qu'un romancier auquel on doit en particulier les *Aventures de Jean-Paul Choppart* (1834) et les *Aventures de Robert-Robert* (1840).

Il avait commencé sa carrière en fondant un journal d'opposition au titre variable et volatil : *Lutin, Trilby, Follet, Sylphe*. Puis il collabora à *Figaro*, au *Voleur*, au *Corsaire*, au *National*, avant de fonder avec Charles Philipon le fameux *Charivari* (1<sup>er</sup> décembre 1832).

En 1836, il fonda *le Siècle*; en 1854, *le Messager des Dames et des Demoiselles*.

Il mourut à Paris le 17 décembre 1868. Voir : Dr Georges Collet, *le Bressan Louis Desnoyers (l'Ain à Paris, janv.-avril 1938)*, qui donne la copie de l'acte de naissance.

DIDIER (Charles). — 1488<sup>D</sup>, 1507<sup>D</sup>, 1590<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. II, p. 918.

DORVAL (Marie). — 1722, 1727, 1763, 1948, 1966, 2021, 2022.

Cf. notice, t. II, p. 919.

DUDEVANT (Maurice). — 1469, 1515, 1516, 1530, 1567, 1571, 1573, 1723, 1724, 1725.

Cf. notice, t. I, p. 1004.

DUDEVANT (Solange). — 1723, 1725.

Cf. notice, t. II, p. 920.

DUPIN (Antoinette-Sophie-Victoire Delaborde, Mme Maurice). — 1557.

Cf. notice, t. I, p. 1006.

DUTEIL, DUTHEIL. — Voir: POURADIER-DUTEIL.

DUVERNET (Charles). — 1549, 1552, 1649, 1701, 1902, 1932.

Cf. notice, t. I, p. 1008.

DUVERNET (Jeanne-Ursule Fauvre de la Pivarderie, Mme Charles-Nicolas Robin). — 1713.

Née à La Châtre le 2 juin 1779, fille de Pierre Fauvre de la Pivarderie et d'Anne Porcher de Lissaunay, Ursule Fauvre épousera le 13 juin 1796 Charles-Nicolas Robin-Duvernoy, receveur particulier à La Châtre de 1803 à 1835.

Elle est la mère de Charles Duvernoy, l'ami de George Sand. Elle mourut dans des conditions dramatiques, étant tombée dans l'âtre sans pouvoir se dégager, le 25 février 1858, au château du Coudray, commune de Verneuil-sur-Igneraie (Indre).

FAGUIER. — Voir : NAVARRE-FAGUIER.



FAUCHER (Léon). — 2017<sup>D</sup>.

Professeur, journaliste, économiste, homme d'État, Léon Faucher, né à Limoges le 4 septembre 1803 dans une famille pauvre et divisée, s'éleva par ses seuls moyens. Il dirigea *le Temps* de 1830 à 1833, *le Constitutionnel*, fonda *le Bien public*, collabora à la *Revue des Deux Mondes* de 1834 à 1854, avec des articles de finance, de politique et d'histoire. Certains de ses travaux comme les *Études sur l'Angleterre* (1844) ont fait longtemps autorité.

G. Sand a pu faire sa connaissance à la *R. D. M.* Au moment où il lui écrit au sujet de Mickiewicz, il est rédacteur en chef du *Courrier français*. A noter qu'il avait épousé une Polonaise, Alexandrine Wolowska.

Doctrinaire, autoritaire, irritable, il était, malgré ses origines modestes, d'esprit foncièrement antidémocrate. Élu député de Reims en 1846, il sera ministre des Travaux publics, puis de l'Intérieur dans le premier ministère du Prince Président, du 20 décembre 1848 au 2 juin 1849. Il revient au même poste du 10 avril au 15 octobre 1851. On lui a vivement reproché d'y avoir poursuivi une politique réactionnaire, faisant détruire les arbres de la liberté en 1849, persécutant les républicains, dénonçant chaque matin de nouveaux complots, et en définitive préparant le lit du césarisme... pour n'y pas coucher lui-même. Car il était de ceux qui dirent après le coup d'État : « Nous n'avions pas voulu cela », puisqu'il se retira de la vie politique et écrivit à Louis-Napoléon une lettre dans laquelle on trouve ces mots : « Les services que je vous ai rendus en croyant les rendre au pays »...

Il est mort à Marseille le 14 décembre 1854.

FLEURY (Alphonse). — 1519<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. II, p. 922.

GARCIA (*Pauline-Ferdinande-Laurence*). — 1982, 1984.

Pauline Garcia, que nous retrouverons plus tard sous un autre nom, était la fille de Manuel Garcia, célèbre chanteur espagnol, et de Joaquina Siches, chanteuse elle-même, et de premier ordre, et la petite sœur de la Malibran.

Née à Paris le 18 juillet 1821, Pauline est destinée à faire une éblouissante carrière de tragédienne lyrique, dont nous verrons au cours de cette correspondance le déroulement. George Sand a eu pour elle une admiration doublée d'une affection très vive : c'est dans leur correspondance, dont une

partie a été publiée par Mme Marix-Spire (*Lettres de George Sand et de Pauline Viardot*, Paris, Nouvelles Éditions latines, 1959), avec un commentaire riche et pénétrant, qu'il faut chercher l'histoire de cette amitié d'artistes.

George Sand, qui avait poussé au mariage de la jeune cantatrice avec Louis Viardot, s'est inspirée de Pauline pour tracer la belle figure de son héroïne Consuelo.

Pauline Viardot est morte le 18 mai 1910 à Paris.

GAUBERT (Pierre-Marcel). — 1518<sup>D</sup>, 1579, 1585, 1591, 1606<sup>D</sup>, 1655, 1741, 1849.

Cf. notice, t. III, p. 874, à compléter par la date de naissance : 2 novembre 1796.

GAUBERT (Paul-Léon-Marie). — 1872, 1985.

Né à Ermenonville (Oise) le 13 mars 1805, reçu docteur en 1828 (thèse sur les maladies de la peau), Paul Gaubert a été en relations avec George Sand surtout après la mort de son frère aîné, le docteur Marcel Gaubert.

On lui doit plusieurs ouvrages, notamment sur l'hygiène, la conservation des aliments, les eaux thermales. Il fut aussi l'auteur d'un *Guide des actionnaires aux chemins de fer* (1838). Nommé en 1840 médecin du ministère de l'Intérieur, chevalier de la Légion d'honneur en août de la même année, il est mort le 24 janvier 1866 à Paris.

Les relations avec George Sand et Chopin, qu'il soigna, furent assez suivies de 1839 à 1843. Elles ne semblent pas s'être prolongées après 1848.

GAUTTIER d'ARC (Louis-Édouard). — 1811.

George Sand a fait à Barcelone, en 1838, la connaissance de ce diplomate, orientaliste, historien.

Né à Saint-Malo le 29 ventôse an VII (19 mars 1799), licencié ès lettres, bachelier en droit, il fut d'abord secrétaire-adjoint de l'École des Langues orientales, et se signala par des traductions, procurant notamment une nouvelle édition des *Mille et une nuits* (1822), tout en collaborant à la *Revue encyclopédique*, à la *Biographie Universelle*, à l'*Almanach des Muses*, etc.

Il entre ensuite dans la carrière consulaire. Il aurait été attaché pendant plusieurs années à l'ambassade de Naples (son dossier aux Archives des Affaires étrangères est muet sur ce point).

On le trouve ensuite vice-consul à Tunis (1828), en Grèce (1829), consul à Larnaca (1831), à Valence (1831), à Barcelone

(1837), consul général à Alexandrie (1842). Il est mort d'un anévrisme au cœur à bord d'une frégate anglaise dans la nuit du 25 au 26 avril 1843, devant Barcelone.

Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis le 30 décembre 1833.

Était-il vraiment, comme il le prétendait, descendant du frère de la Pucelle, Pierre du Lys?

Une ordonnance royale du 8 août 1827, et un jugement de la Cour royale de Paris du 18 octobre suivant, le reconnaissent comme descendant de la famille de Jeanne d'Arc, et le maintiennent dans la jouissance de la noblesse, et des prérogatives y attachées par Charles VII, Henri II et Louis XII. On trouve parfois son nom orthographié Gautier ou Gauthier, mais les pièces officielles écrivent Gauttier. Il signe volontiers Gauttier du Lys d'Arc.

Il est l'auteur de plusieurs ouvrages : une *Histoire des conquêtes des Normands en Italie* (1830), un *Voyage de Naples à Amalfi* (1827), des traductions...

Devant une grande partie des renseignements ci-dessus aux Archives des Affaires étrangères, nous remercions vivement les conservateurs qui ont bien voulu nous permettre de consulter le dossier de Gauttier d'Arc.

Celui-ci était connu de Balzac (*Lettres à l'Étrangère*, I, p. 236) et c'est lui le consul de France auquel Gérard de Nerval rend visite au Caire (*Voyage en Orient: les Femmes du Caire*). Gérard est un des derniers à l'avoir vu vivant (cf. sa lettre du 18 mars 1843, *Œuvres*, éd. Pléiade, lettre 94, où il dit que « le pauvre consul (...) tombé malade, (...) a vomi le sang »). Voir *Revue d'Orient*, 1843, t. I, pp. 230-233.

GENELA OU GENELLA. — 1798.

Nous n'avons pu identifier ce premier clerc de l'avoué Genestal.

GENESTAL (Jean-Joseph-Antoine-Amable-Eugène). — 1542<sup>D</sup>, 1746<sup>D</sup>, 1836<sup>D</sup>, 1841<sup>D</sup>, 1874<sup>D</sup>, 1875<sup>D</sup>.

Né à Sainte-Eulalie (Cantal) le 17 décembre 1808, licencié en droit le 10 décembre 1831, nommé avoué le 12 juin 1836 (successeur de Baulant), il a été l'avoué de George Sand dans le procès qu'elle intente à son mari en 1837 au Tribunal Civil de 1<sup>re</sup> instance de la Seine.

Nous ignorons la date de sa mort. Il s'était probablement retiré en 1853 (l'Almanach Impérial de 1854 lui donne un remplaçant).

GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Étienne). — 1499, 1582<sup>D</sup>, 1710, 1714<sup>D</sup>, 1764<sup>D</sup>, 1777, 1903.

Cf. notice, t. II, p. 923.

GIRERD (Frédéric). — 1463, 1551<sup>D</sup>, 1568, 1587, 1612, 1628, 1643, 1683, 1919, 1937, 1964.

Cf. notice, t. II, p. 924.

GRAST (François-Gabriel). — 1622, 1703.

Cf. notice, t. III, p. 876.

GRATIOT (Louis-Marie-Amédée). — 1716.

Ce fils d'imprimeur, né à Paris le 5 juin 1812, a d'abord suivi la carrière de son père, successeur de Dupuy, 11 rue de la Monnaie. Il imprimera plusieurs ouvrages de George Sand à partir de 1839.

En même temps, il collabore à la *Revue de Paris*, la *Revue des Deux Mondes*, au *Livre des Cent-et-un*.

En 1840, il devient directeur de la Papeterie d'Essonne.

Il a été juge au Tribunal de la Seine, décoré de la Légion d'honneur le 17 juin 1850.

En 1848, il publia des brochures antisocialistes : *Organisez le travail : ne le désorganisez pas !*, et *Messieurs les socialistes, une solution, s'il vous plaît !*

Il est mort le 25 novembre 1880.

GRZYMALA (Albert). — 1604, 1653, 1748, 1755, 1807, 1816, 1818, 1854, 1856, 1869, 1871, 1901, 1909, 1912, 1920, 1925, 1930, 1940.

Membre éminent de l'émigration polonaise de 1831, Grzymala, né le 23 avril 1793 à Dunajowcy (Podolie), fut aide de camp du général Zajonczek, puis du prince Poniatowski. Il fit la campagne de 1812 contre les Russes, fut blessé, passa trois ans en captivité à Poltawa.

Plus tard son appartenance à la « Société patriotique » lui valut une condamnation qui le fit interner dans une casemate à Saint-Petersbourg.

Député, maître des requêtes au Conseil d'État, directeur de la Banque du gouvernement polonais, il vint en France en 1831, en mission diplomatique, pour placer l'emprunt dit des « Subsidés polonais » et ne put retourner dans son pays. Il vécut désormais à Paris. Très grand ami de Chopin, il le sera de George Sand tant que durera la liaison; après 1847 les relations continueront, mais plus espacées.

Il mourra à Nyon (canton de Vaud, Suisse) le 16 décembre 1870 (et non en 1855 à Paris, comme l'indique W. Karénine, *George Sand*, II, p. 185, n. 2).

La notice de l'édition de la *Correspondance de Chopin*, II, p. 38, n. 31, paraît plus exacte.

HAUSSMANN (George-Eugène). — 1730.

Lorsque George Sand court à la recherche de sa fille en 1837, elle se fait recommander au jeune sous-préfet de Nérac par le beau-frère de celui-ci, Artaud.

Hausmann, (qui avait été le condisciple d'Alfred de Musset au collège Henri-IV) a laissé dans ses *Mémoires* le récit des événements (t. I, pp. 129-136). Petit-fils d'un conventionnel, Hausmann, né le 27 mars 1809 à Paris, d'abord clerc de notaire, licencié en droit, petit sous-préfet, s'attellera très tôt au char de Louis-Napoléon et fera la carrière fulgurante que l'on sait; en moins de quatre ans il atteindra la préfecture de la Seine, où il restera seize ans, avec des pouvoirs quasi discrétionnaires, investi de la confiance totale de Napoléon III, et attachant son nom, agrémenté du titre de baron, à la transformation accélérée du visage de la capitale.

On a beaucoup critiqué ses procédés arbitraires, ses voies « stratégiques », avenues bien droites et bien larges pour faciliter la répression des émeutes éventuelles, sa gestion financière, qui aboutit à un endettement considérable de la Ville de Paris.

Aux derniers mois de l'Empire, le scandale prit de telles proportions que le préfet fut lâché par le gouvernement et relevé de ses fonctions. Rentré dans la vie privée, et dans quelques conseils d'administration, il mourut à Paris le 11 janvier 1891.

HEINE (Henri). — 1772<sup>D</sup>, 1781, 2018, 2019.

Cf. notice, t. II, p. 925.

HENNEQUIN (Antoine-Louis-Marie). — 1466.

Cf. notice, t. II, p. 926.

HUET (Paul). — 1705.

Peintre de paysages, de grande valeur, émule de Bonington, précurseur des impressionnistes, Paul Huet, né à Paris le 3 octobre 1803, fut d'abord élève de Paul Guérin et du baron Gros. Il planta son chevalet un peu partout en France, s'essayant à traduire les effets de la lumière, des vents et de la

pluie. Très éloigné de l'emphase romantique, il a mérité le nom de poète que lui ont appliqué Planche et Michelet, aussi bien que Baudelaire et Gautier à propos de ses paysages expressifs et pathétiques sans outrance.

Passionné de son art, il a beaucoup produit : peinture à l'huile, aquarelle, gravure. Le musée du Louvre conserve quelques-unes de ses meilleures toiles.

Son fils René Paul-Huet lui a consacré un ouvrage important : *Paul Huet (1803-1869) d'après ses notes, sa correspondance, ses contemporains*, Paris, H. Laurent, 1911, qui fait aimer l'homme et l'artiste un peu trop oublié.

Huet est mort à Paris, le 9 janvier 1869. Il avait été plusieurs fois médaillé aux Salons, et la Légion d'honneur lui avait été octroyée en 1841.

INGRES (Jean-Dominique-Augustin). — 1863.

A plusieurs reprises, George Sand n'a pas caché qu'elle n'aimait pas la peinture d'Ingres, à laquelle elle préférerait le talent plus tourmenté de Delacroix. Mais il était le maître vénéré de son ami Calamatta, et c'est à ce titre qu'elle a été en relations avec lui.

Ingres était né à Montauban le 29 août 1780 et y avait d'abord profité des leçons de son père, avant de venir à Paris s'inscrire à l'atelier de David. Au cours d'un long séjour à Rome de 1806 à 1820, il devint le fanatique disciple de Raphaël. C'est à Florence qu'il s'installe pendant les quatre années suivantes, il en rapporte entre autres, le *Vœu de Louis XIII* qui lui vaut son premier grand succès au Salon de 1824. Dès lors il est classé grand peintre, et maître. De 1834 à 1841, il repart en Italie, en qualité de directeur de la Villa Médicis.

Chef d'école, peintre officiel consacré, les honneurs ont plu sur lui avec abondance : expositions triomphales, croix de commandeur de la Légion d'honneur, titre de sénateur, etc. Son œuvre est considérable et les chefs-d'œuvre y sont en nombre. Le souci de la forme y a fait tort parfois à la couleur, encore que le coloriste puisse être vigoureux à l'occasion. Aux grandes toiles allégoriques on est en droit de préférer les portraits.

Ingres est mort le 14 janvier 1867 à Paris.

Une revue américaine, *The Mumsey*, a reproduit en juillet 1910 un dessin d'Ingres censé représenter G. Sand en Napolitaine (1). Pour des raisons de copyright, nous n'avons pu même obtenir un fac-similé de ce dessin et ne pouvons donc nous prononcer. Mlle de Rothmaler, qui l'avait vu, a écrit : « Les traits de cette

jeune Napolitaine ont quelque analogie avec ceux de G. Sand, analogie de type, mais non ressemblance historique. Il faudrait pouvoir démontrer, par des preuves d'ordre historique, que George Sand posa pour Ingres sous un déguisement de Napolitaine ». (*Mercur de France*, 15 juin 1924, p. 626.) Ces preuves manquent toujours.

Un autre portrait, *attribué* à Ingres, et représentant prétendument George Sand, est à Majorque. De celui-là, on peut sans crainte affirmer qu'il est apocryphe. Le modèle n'a *aucun rapport* avec George Sand. Il a été reproduit dans un petit opuscule : *Majorque et Chopin dans « l'Histoire de ma Vie »*, éditions Panorama Balear, 1952, mais l'éditeur devait avoir des doutes, car il n'a pas osé inscrire le nom de la romancière sous la reproduction : la légende dit seulement : « Copie d'après l'original attribué à Ingres (collection Fransoy) ».

JANIN (Gabriel-Jules). — 1990, 1996.

Cf. notice, t. III, p. 878.

LA CARTE (Angélique-Félicité Bosio, comtesse, puis marquise Thibault de). — 1584.

Cf. notice, t. III, p. 878.

LAMARTINE (Alphonse de). — 1733, 1884.

G. Sand n'a jamais beaucoup sympathisé avec le grand poète, et leurs rapports ont été distants.

En politique, bien que certaines aspirations leur fussent communes (idée générale de progrès, défense des prolétaires, lutte pour la liberté de la presse, etc.) ils n'étaient pas du même bord. Un article publié par George Sand dans la *Revue indépendante* en décembre 1841 : *Monsieur de Lamartine utopiste* (recueilli dans *Questions d'art et de littérature*), raillait assez durement la futile existence du poète, son éclectisme sans issue, son agitation sans résultat, et qualifiait la préface de *Recueils poétiques* de « chef-d'œuvre de grâce, de poésie, d'incohérence et de puérilité ». Bien qu'il ait répondu par une lettre très déférente, Lamartine a dû trouver la potion amère.

Deux ans plus tard, il y aura comme un rapprochement, un petit flirt entre le *Bien public*, journal de Lamartine, et l'*Éclair* de l'Indre, dont témoigne la lettre *A. M. de Lamartine* publiée par G. Sand (*Revue Indépendante*, 10 décembre 1843, recueillie dans *Questions politiques et sociales*). Dans le *Cours familier de littérature*, t. I, p. 153, Lamartine aura pour George Sand un mot flatteur et dédaigneux à la fois : « Une femme qui

a perdu son sexe dans la mêlée du génie », et dans le t. III, à propos de Balzac (pp. 456-459) il censurera assez durement son œuvre de romancière, la mettant, d'ailleurs, en bonne compagnie (Rousseau, Chateaubriand, Balzac), au banc des accusés.

Nous n'avons que peu de lettres, il s'en est probablement perdu quelques-unes, mais quelques-unes seulement.

Né à Mâcon le 21 octobre 1790, Lamartine mourra à Paris le 1<sup>er</sup> mars 1869, écarté de la politique, déconsidéré par ses éternels besoins d'argent, ayant accepté du gouvernement de Napoléon III d'humiliantes aumônes. Nous ne pouvions dans le cadre de ces notices nous étendre davantage sur sa biographie et sur son œuvre.

LAMENNAIS (*Félicité*-Robert de). — 1512, 1692<sup>D</sup>, 1882, 1904, 1907, 1960<sup>D</sup>, 1987, 1995.

Cf. notice, t. III, p. 880.

LA ROCHEFOUCAULD (Sosthènes, vicomte de, plus tard duc de Doudeauville). — 1619.

Cf. notice, t. II, p. 926.

LASNIER (Sylvain). — 1795.

Cf. notice, t. III, p. 882.

LERMINIER (Jean-Louis-*Eugène*). — 1699.

On ne retourne pas toujours impunément sa veste. Lerminier en fit l'expérience.

Né à Paris le 8 germinal an XI (29 mars 1803), Lerminier avait fait des études juridiques en Allemagne, puis en France. Acquis aux idées libérales, collaborateur du *Globe*, brillant professeur de droit, il fut longtemps très populaire parmi les étudiants et dans les rangs de l'opposition républicaine.

Mais vers 1836, il vira de bord. Les articles qu'il publia dans la *R. D. M.* sur l'assassinat politique (1<sup>er</sup> juillet 1836), sur le *Livre du peuple* de Lamennais (15 janvier 1838), le montrent en net recul. Quand il eut accepté de Molé le titre de maître des requêtes au Conseil d'État et la croix, de graves désordres se produisirent au Collège de France le 26 novembre 1838, à l'ouverture de son cours : « A bas le renégat ! A bas le traître ! Le maître des requêtes à la lanterne ! », tels étaient les cris qui l'accueillirent, accompagnés de projectiles divers. Il ne put arriver à dominer le tumulte et dut quitter la place suivi d'une



foule exaspérée. Dans l'impossibilité de reprendre ses cours, il se vit contraint de faire désigner un suppléant.

En 1849, comptant sur l'oubli, il essaya de remonter dans sa chaire, mais les manifestations hostiles recommençant l'amènèrent à démissionner.

Il dut se contenter de sa plume de publiciste.

En dehors de ses collaborations à des journaux et revues, notamment à la *R. D. M.*, il a publié de nombreux ouvrages de droit, de politique, de philosophie : *Philosophie du droit* (1831), *Au-delà du Rhin ou De l'Allemagne depuis Mme de Staël* (1835), *Histoire des législations et des constitutions de la Grèce antique* (1852), etc.

Il est mort le 25 août 1857 à Paris.

LEROUX (Pierre-Henri). — 1618<sup>D</sup>, 1762<sup>D</sup>, 1787, 1914<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. III, p. 882, à rectifier en ce qui concerne la date du décès : 12 avril 1871 (et non 12 août).

LISZT (Franz). — 1533, 1654, 1665, 1680, 1760<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. II, p. 927.

LOCKROY (Joseph-Philippe Simon, dit). — 1954, 1959.

Acteur et auteur dramatique, né à Turin le 17 février 1803, Lockroy, après avoir débuté à l'Odéon en 1827, suivit Harel à la Porte-Saint-Martin, puis entra à la Comédie-Française. En avril 1840 il abandonna le scène définitivement comme acteur, mais non comme auteur. Seul ou en collaboration il fit de nombreuses pièces à succès, drames, vaudevilles, livrets d'opéras-comiques (dont le plus célèbre est *les Dragons de Villars*). En 1848, après la destitution de Buloz, il sera quelque temps commissaire du gouvernement au Théâtre-Français. Il est mort à Paris en 1891. Il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1865.

LOTTIN DE LAVAL (René-Victorien Lottin, dit *Victor*). — 1770.

Malgré son nom, il n'est pas né à Laval, mais à Orbec (Calvados), le 19 septembre 1810, si l'on en croit du moins la *Nouvelle Biographie normande* de Mme Oursel.

Auteur fécond, grand voyageur, il visita les pays qui bordent la Méditerranée orientale : Italie, Sicile, Illyrie, Grèce, Asie Mineure, Égypte, et en rapporta de nombreux documents, en particulier des moulages d'œuvres d'art obtenus par la lottinoplastique, méthode de son invention, qui consiste dans

l'application à la brosse, successivement, de feuilles de papier humides superposées sur le volume dont on veut obtenir l'empreinte; ce procédé fut acquis par l'État en 1854.

Il a laissé, outre des romans historiques, des livres de voyage : *Un an sur les chemins* (1837) qui était dans la bibliothèque de George Sand avec un envoi autographe (N<sup>o</sup> 536) et *Voyage dans la péninsule arabique* (1859-1860).

Chevalier de la Légion d'honneur le 24 mars 1847, il mourra très âgé à Menneval (Eure) en février 1903.

MALLEFILLE (Jean-Pierre-Félicien). — 1578, 1726<sup>D</sup>, 1751<sup>D</sup>, 1752<sup>D</sup>.

Ce fils de marin, né à l'île de France (île Maurice) le 3 mai 1813, vint, après une enfance maritime et aventureuse, faire des études à Paris, et se lança dans la carrière littéraire à partir de 1834. Deux de ses drames avaient eu du succès (*Glenarvon*, Ambigu, 1835; *les Sept Enfants de Lara*, Porte-Saint-Martin, 1836), lorsqu'il arrive à Nohant, sous l'égide de Marie d'Agoult comme précepteur de Maurice et secrétaire de George Sand. Il devint l'amant de celle-ci, moins tôt peut-être qu'on ne l'a cru (cf. les lettres n<sup>os</sup> 1581 et 1589), et le restera jusqu'à l'entrée en scène de Chopin.

Jaloux comme un créole, il ne se laissa pas supplanter sans réagir, et l'on a pu raconter plusieurs anecdotes vraisemblables où il apparaît fort dressé contre sa maîtresse et son rival. Le départ précipité pour Majorque eut peut-être pour cause principale son attitude menaçante.

En février 1848, Mallefille, délégué à Versailles par le Gouvernement provisoire, y fit régner l'ordre et surtout protégea le château et les collections contre les pillages et incendies.

Du 8 juin 1848 au 27 mai 1849, il représenta la République comme chargé d'affaires à Lisbonne, mais son souci de protéger les intérêts français l'amena à une démarche peu diplomatique qui le fit désapprouver par le Ministère, ce qui mit fin à sa carrière.

Il reprit celle de littérateur avec des succès divers, et termina le 24 novembre 1868 au Cormier, près de Bougival, une vie digne d'estime et sans compromissions qui ne l'avait pas enrichi.

On lira avec intérêt le chapitre consacré à sa liaison avec George Sand dans le livre de C. Carrère, *George Sand amoureuse* (La Palatine, 1967).

MARÉCHAL (Marie-Lucie Delaborde, Mme Amand-Jean-Louis) — 1988.

Cf. notice, t. III, p. 886.

MARLIANI (Charlotte de Folleville, Mme Emmanuel). — 1597, 1615, 1627, 1688, 1738, 1740, 1747, 1806<sup>D</sup>, 1808, 1812, 1817, 1819, 1824, 1828, 1832, 1835, 1840, 1843, 1847, 1850, 1855, 1858, 1860, 1864, 1865, 1873, 1886, 1887, 1891, 1896, 1906, 1913, 1915, 1922, 1928, 1935, 1938, 1941, 1962.

Cf. notice t. III, p. 886.

MARTINEAU-DESCHENEZ (Gaston-Philippe-Augustin-Joseph, dit Auguste, baron). — 1462, 1550, 1565, 1586.

Cf. notice, t. III, p. 888.

MARTINET. — 1715<sup>D</sup>.

Nous n'avons pas identifié ce Martinet, qui avait la haute main sur le théâtre de Châteauroux en 1838.

MATUSZINSKI. — 2003.

Nous connaissons, par la correspondance de Chopin, Jean-Édouard-Alexandre Matuszinski, né à Varsovie, mort le 20 avril 1842 à Paris, de tuberculose, mais il était médecin et non architecte.

Celui que G. Sand appelle « notre architecte polonais » et qui s'occupe un moment de l'immeuble de la rue de la Harpe était-il le frère du médecin ?

MENJAUD (Jean-Adolphe). — 1953.

Né à Paris le 12 juillet 1795, Adolphe Menjaud, après des débuts à l'Odéon, fut admis en 1819 à la Comédie-Française dont il se révéla bientôt un des meilleurs éléments. Jusqu'à sa retraite en 1842, il tint brillamment des rôles de jeunes premiers.

La direction et plusieurs auteurs, considérant son départ comme une « calamité », tentèrent de le faire retenir par le ministre quand il voulut partir, mais, résistant aux offres flatteuses, il se retira à Tours où il mourut le 24 novembre 1864. Il a joué, dans la pièce de George Sand, *Cosima*, le rôle du duc de Florence (mais aux trois dernières, il s'était fait remplacer par Marius).

MEYERBEER (Giacomo). — 1629.

Fils d'un banquier israélite, il s'appelait en réalité Liebmann

Beer et était né à Berlin le 23 septembre 1791. Pour répondre au vœu d'un ami qui lui légua une fortune importante, il joignit le nom de cet ami au sien, et se fit appeler désormais Giacomo Meyerbeer.

Nous ne retracerons pas la carrière de l'auteur de tant d'opéras fameux : *le Croisé en Égypte*, *Robert le Diable*, *les Huguenots*, *le Prophète*, *l'Étoile du Nord*, *l'Africaine*, etc.

Il a écrit en outre beaucoup de compositions : cantates, hymnes, *Stabat*, *Te Deum*, psaumes, etc. parmi lesquels il faut signaler les *Euménides*, *chœur et intermède*, poème que George Sand lui avait suggéré dans la onzième *Lettre d'un voyageur* (*R. D. M.*, 15 novembre 1836).

Meyerbeer fut très tenté par le sujet de *Consuelo*. « Vous lui avez tourné la tête avec votre *Consuelo*, écrit Pauline Viardot à G. Sand le 2 août 1843. Il en parle continuellement, il en rêve, et veut absolument vous en parler dès que vous viendrez à Paris. Il rêve un opéra avec la partie qui a lieu en Bohême dans le château des Géants... »

Sur la onzième *Lettre d'un voyageur* (A Giacomo Meyerbeer), nous renvoyons aux analyses qu'en a faites Mme Thérèse Marix-Spire (*le Cas George Sand*, pp. 509 sqq.) Il en découla notamment que le compositeur jugea certaines suggestions et critiques de la romancière assez pertinentes pour en tirer des conséquences en adoptant, dans ses opéras ultérieurs, une manière plus dépouillée.

Meyerbeer est mort à Paris le 2 mai 1864.

MICHEL (Louis-Chrysostome) dit MICHEL DE BOURGES. — 1467, 1471, 1473, 1475, 1476, 1479, 1484, 1487, 1496, 1497, 1498, 1500, 1501, 1502, 1504, 1505, 1506, 1508, 1523, 1525, 1528, 1529.

Cf. notice, t. III, p. 889.

MICHIELS (Joseph-Alfred-Xavier). — 1468, 1472, 1478, 1486, 1541<sup>D</sup>.

Bien que né à Rome (le jour de Noël 1813) d'un père anversois et d'une mère bourguignonne, Michiels est cependant considéré comme un littéraire français. Il a collaboré au *Temps*, à *l'Artiste*, à la *Revue de Paris*, à la *Revue Indépendante*, à la *Réforme*, au *Siècle*.

Polygraphe abondant, il a écrit sur beaucoup de sujets, avec talent, mais sans génie. De ses nombreux ouvrages, rien qui surnage réellement, qu'il s'agisse de politique, d'histoire,

d'histoire de l'art, de voyages. Aucun titre de ses contes et romans n'est resté dans les mémoires.

Il a été longtemps considéré comme un grand spécialiste de la peinture flamande : chacun sait qu'en ces matières, un spécialiste chasse l'autre, et qu'on ne fait pas très longtemps autorité.

L'homme est mal connu. Avait-il des amis? on peut en douter. Son *Histoire des idées littéraires en France au XIX<sup>e</sup> siècle et de leurs origines dans les siècles antérieurs* (2 vol., 1842), est pleine de jugements dénigrants. Sur son ami Pelletan, il a écrit des pages au vitriol. Il s'est brouillé à mort avec Arsène Houssaye, contre lequel il a écrit un pamphlet violent.

A l'occasion, après lui avoir adressé des vers de plate flatterie, il déchire Sainte-Beuve, qui lui aurait fait fermer les portes de la *Revue des Deux Mondes*, crime impardonnable (*Corr. générale de Sainte-Beuve*, t. VII, pp. 113-114 et 162). Il traite Planche avec un mépris non dissimulé et relève malignement ses « emprunts ». Aigri, felleux, envieux, tel nous apparaît Michiels, dont les relations avec G. Sand sont brèves et sans chaleur.

Il est mort à Paris le 28 octobre 1892.

MICKIEWICZ (Adam). — 1510.

Le grand poète polonais, né à Osowiec, district de Nowogrodeck en Lithuanie le 24 décembre 1798, fut d'abord professeur de littérature. Un chagrin d'amour lui inspira sa première œuvre marquante, *Dziady (les Aïeux)*, 1822, qui marque une date dans la littérature polonaise : le recueil, qui excita un enthousiasme très vif, fut considéré comme le grand chef-d'œuvre romantique polonais, un peu à l'égal des *Méditations* en France.

Peu après, persécuté arbitrairement par les Russes, condamné à l'exil perpétuel en Russie (1824), Mickiewicz connut des années très pénibles. Mais au bout de quelque temps il réussit à obtenir la permission de faire un voyage à l'étranger.

Il ne devait revoir ni la Russie ni la Pologne, mais vivre en perpétuel exil. Ses poèmes *Conrad Wallenrod, Ode à la jeunesse* firent de lui le porte-drapeau des patriotes polonais.

Il résida successivement à Rome, à Dresde, à Paris, à Lausanne où il enseigna la littérature latine, revint à Paris où Cousin avait créé pour lui une chaire de littérature slave au Collège de France. Mais sous l'influence de l'illuminé Towianski, il se mit bientôt à professer des doctrines messianiques, assorties

d'un véritable napoléonisme, qui ne pouvaient faire autrement que d'amener la suspension de ses cours.

À l'arrivée au pouvoir de Louis-Napoléon, il fut bien en cour, mais sans en tirer de profit personnel. Il est mort du choléra le 26 novembre 1855 à Constantinople où Napoléon III l'avait autorisé à se rendre pour former une légion polonaise. G. Sand a eu pour lui une admiration mêlée de vénération. Il a probablement inspiré le personnage d'Albert de Rudolstadt. Voir à ce sujet la préface de M. Cellier à l'édition de *Consuelo* (Classiques Garnier) et les articles de M. Zygmunt Markiewicz (*Revue de littérature comparée*, janv.-mars 1960, pp. 108-120, et *R. H. L. F.*, juil.-sept. 1961, pp. 429-433), qui font une mise au point des rapports du poète polonais et de George Sand.

MONTGOLFIER (Jenny). — 1802.

Cf. notice, t. III, p. 891.

MUSSET (Louis-Charles-Alfred de). — 1720.

Cf. notice, t. II, p. 928.

NAVARRÉ-FAGUIER (U.). — 1666<sup>D</sup>.

L'administration des postes ne conservant pas de dossiers, nous n'avons aucun renseignement sur Navarré-Faguiér, si ce n'est qu'il a été inspecteur des Postes à Châteauroux, Agen, Bordeaux, et finalement à Orléans de 1853 à 1861.

NÉRAUD (Jules). — 1553, 1624.

Cf. notice, t. II, p. 929.

OLIVIER (Juste). — 2013.

Professeur et poète suisse, *Juste-Daniel* Olivier est né à Eysins (canton de Vaud) le 18 octobre 1807. Il a été pendant trente ans l'ami et le correspondant fidèle de Sainte-Beuve, et c'est dans la *Correspondance générale* de celui-ci qu'on peut le mieux suivre sa vie et son œuvre.

Il a été professeur d'histoire et de littérature à Neuchâtel et à l'Académie de Lausanne. C'est lui qui attira dans cette dernière ville Sainte-Beuve pour y faire un cours d'où sortit *Port-Royal*.

Comme poète, il a publié *Poèmes suisses* (1830), *les Deux Voix* (1835) où ses vers se mêlent à ceux de sa femme, les *Chansons*

*lointaines* (1847). Il a écrit des livres d'histoire, dirigé la *Revue suisse* à partir de 1843.

Sa femme, née Caroline Ruchet (1803-1879) était elle-même poète et romancier.

A lire leur correspondance avec Sainte-Beuve, on ressent à l'égard de ce couple beaucoup de sympathie.

Olivier est mort à Genève le 7 janvier 1876.

PAPET (*Charles-Jean-Baptiste*). — 1520<sup>D</sup>.

Né le 1<sup>er</sup> décembre 1781, fils de Jean-Baptiste et de Marguerite Périgois.

Son père et son oncle Jacques étaient fermiers à Sarzay, près de Nohant, en 1780. Les deux frères acquirent pour 175 000 livres, vers 1782, le château d'Ars, des héritiers de Jean-Jérôme Bardou, écuyer, secrétaire de Roy, receveur des gabelles au grenier à sel de La Châtre, qui avait créé le parc et remis le château en état.

Cela représentait une jolie fortune, qui *peut-être* fut arrondie par des achats de biens nationaux.

Charles Papet eut deux enfants, Gustave et Hermance.

Il mourut à Ars, commune de Lourouër-Saint-Laurent (Indre), le 18 février 1861.

PAPET (Gustave). — 1480, 1489, 1491, 1511, 1514, 1545, 1555, 1569, 1580, 1595, 1605, 1608, 1609, 1657, 1659, 1690, 1916, 1926, 1949. 2020.

Cf. notice, t. I, p. 1012.

PELLETAN (*Pierre-Clément-Eugène*). — 1477<sup>D</sup>, 1485, 1540, 1574, 1621<sup>D</sup>.

Cf. notice, t. III, p. 892.

PERROTIN (*Charles-Aristide*). — 1564<sup>D</sup>, 2001.

Né à Paris le 10 décembre 1796, Perrotin, qui s'était engagé en 1812, connut davantage les déboires que les fastes de l'époque impériale. Fait prisonnier au cours de la campagne de Russie, il ne revint en France qu'en 1823. Il ouvrit une librairie qui prit de l'importance quand il se fut fait l'éditeur exclusif de Béranger. A ce métier, on récoltait de la prison, mais le rapport commercial était excellent. Et le chansonnier ne s'estima pas lésé par son éditeur puisqu'il fit de lui son exécuteur testamentaire.

Il éditait aussi la *Méthode musicale de B. Wilhem*, qui connaissait

dans les collèges et institutions, en des temps où les arts d'agrément étaient plus cultivés qu'aujourd'hui, un grand succès de vente.

En 1842-1843 il entreprit la publication en 16 volumes in-12 à 3 f. 50 des œuvres de George Sand, qui fut par la suite reprise par l'éditeur Garnier.

Il est mort à Châtillon (Hauts de Seine), le 3 octobre 1866.

Voir : Edmond Werdet, *De la librairie française*, p. 272.

PICTET (Adolphe). — 1664, 1729.

Cf. notice, t. III, p. 893.

PIERRET (Louis-Mammès). — 1566, 1576, 1593, 1677<sup>D</sup>, 1678.

Cf. notice, t. III, p. 894.

PLANCHE (Gustave). — 1495<sup>D</sup>, 1583, 1670, 1679<sup>D</sup>, 1685.

Cf. notice, t. II, p. 931.

PLANET (Gabriel RIGODIN-PLANET, dit). — 1661, 1662.

Cf. notice, t. I, p. 1013.

PLEYEL (Joseph-Étienne-Camille). — 1879.

Fils du compositeur viennois Ignace Pleyel (1757-1831), qui avait fondé à Paris une maison d'éditions musicales, puis une fabrique de pianos, Camille Pleyel prit la succession de son père; c'est sous sa direction que les pianos Pleyel acquièrent leur réputation, Chopin les préférait à tous les autres.

Né le 18 décembre 1788 à Strasbourg où son père était maître de Chapelle, Camille Pleyel mourra à Paris le 4 mai 1855. Il avait eu d'heureuses initiatives sociales, créant pour ses ouvriers une société de secours mutuels, des retraites, des écoles réservées à leurs enfants.

Sa femme, Marie-Félicité-Denise Moke (Paris, 4 juillet 1811-Bruxelles, 30 mars 1875) était une pianiste exceptionnelle, qui connut des succès triomphaux en France et à l'étranger.

POMMIER (Antoine-Louis-Joseph). — 1779.

Ancien avoué, agent général de la Société des Gens de Lettres, sur lequel nous n'avons pu obtenir de renseignements plus circonstanciés.

POMPÉRY (Édouard de). — 1999.

Il ne nous reste guère, d'une correspondance qui dut être assez abondante, qu'une dizaine de lettres de G. Sand (alors



que dans l'*Événement* du 12 avril 1896, Félicien Champsaur dit avoir entre les mains une *liasse* de lettres inédites : que sont-elles devenues?)

Édouard de Pompéry s'est fait connaître comme écrivain politique. Né à Couvrelles (Aisne) le 7 avril 1812, il s'enthousiasma très tôt pour les idées de Fourier et s'attacha à les propager. Il collabora à de nombreux journaux et revues de nuance républicaine pour la plupart à tendances socialistes, où sa signature se rencontre souvent avec celle de G. Sand : la *Revue Indépendante*, la *Revue sociale*, le *Courrier français*, la *Démocratie pacifique*, l'*Opinion*, la *Phalange*.

Il a publié aussi beaucoup d'ouvrages que nous ne pouvons tous citer : le *Docteur de Tombouctou* (1837), la *Femme dans l'humanité* (1864), *Béranger* (1865), *Beethoven* (1865), le *Vrai Voltaire* (1876), etc. etc...

Il a été candidat (malheureux) aux élections en 1848 et en 1871. On écrit parfois qu'il a été député, mais c'est un autre membre de sa famille, Théodore de Pompéry, qui a été élu en 1871 dans le Finistère.

Édouard de Pompéry est mort à Paris le 23 novembre 1895.

POURADIER-DUTEIL (Alexis). — 1470, 1483, 1490, 1503, 1521, 1522, 1524, 1544, 1601, 1637, 1638, 1663, 1717, 1749, 1753, 1756, 1773, 1801, 1821<sup>D</sup>, 1822, 1848, 1876, 1896<sup>bis</sup>.

Cf. notice t. I, p. 1014 et II, p. 932.

POURADIER-DUTEIL (Marguerite-Agasta Molliet, Mme Alexis). — 1517.

Nous avons déjà rencontré souvent la seconde femme de Duteil, que George Sand appelle « Gaston » dans ses lettres.

Née à La Châtre le 27 mai 1805, elle avait épousé, le 5 avril 1825, Alexis Pouradier-Duteil, veuf d'Edmée Duplomb qui lui laissait un fils (Adolphe). De leur mariage sont nés Édouard en 1826, Blanche-Félicie en 1827, morte au berceau, Julia en 1830.

Agasta paraît avoir été de santé très médiocre. Elle surviva cependant longtemps à son bon vivant de mari, et s'éteindra à Bourges le 16 mai 1876, non sans avoir convolé en secondes noces avec Amable Sallonyer, juge au tribunal de La Châtre.

RICHARD (Jean-David). — 1744, 1881, 1894.

Cf. notice t. III, p. 895.

ROCHET (Jean-Georges). — 1493, 1526, 1538, 1560, 1645, 1656, 1673, 1742, 1757, 1780, 1899, 1911.

Cf. notice t. III, p. 896.

ROLLINAT (Charles). — 1509.

Cf. notice, t. II, p. 933.

ROLLINAT (François). — 1474<sup>D</sup>, 1527<sup>D</sup>, 1556, 1642<sup>D</sup>, 1646<sup>D</sup>, 1648<sup>D</sup>, 1667<sup>D</sup>, 1686<sup>D</sup>, 1696<sup>D</sup>, 1834, 1844.

Cf. notice t. II, p. 934.

ROLLINAT (Marie-Louise-Julie). — 1570<sup>D</sup>, 1572<sup>D</sup>, 1577.

Sœur de François et Charles, Marie-Louise est le 11<sup>e</sup> enfant de Jean-Baptiste Rollinat, quand elle naît à Châteauroux le 9 août 1818.

George Sand l'attirera à Nohant en 1837 pour en faire l'institutrice de Solange. Mais l'expérience ne sera pas heureuse, et sera vite terminée. Son surnom, Miss Tempest, paraît bien indiquer un caractère emporté. Son frère François, tout en la défendant dans ses lettres, la considère comme une enfant impérieuse, trop gâtée par leur mère.

Elle épousera en 1846 un avoué, André-François Bridoux, et lui donnera deux fils : André et Saint-Pol.

Elle est morte à Châteauroux le 15 juin 1890.

ROSALIE \*\*\*. — 1730<sup>bis</sup>.

Femme de charge dont le nom de famille n'est pas connu.

ROURE (Antoine-Scipion du). — 1712, 1737.

Cf. notice t. III, p. 897.

SAINTE-BEUVE (Charles-Augustin). — 2012.

Cf. notice t. II, p. 935.

SCHOPPE (Amalia-Emma Weise, Mme). — 1711.

Cette femme de lettres allemande, née à l'île de Femern (Holstein) le 9 octobre 1791, avait commencé des études médicales qu'elle interrompit bientôt pour se consacrer à la littérature, sous l'égide de Varnhagen d'Ense et de Chamisso.

Elle se fit un nom avec des romans historiques et surtout des récits pour l'enfance, dont on a publié des traductions et adaptations françaises.

Elle passa les dernières années de sa vie, à partir de 1851, aux

États-Unis, et mourut le 25 septembre 1858 à Schenectady (État de New-York).

SCIPION DU ROURE. — Voir : ROURE (Scipion du).

SEYNES (Louis-Anne-Théodore Saussine de). — 1532, 1719.

Cf. notice t. III, p. 898.

SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES. — 1853<sup>D</sup>.

TATTET (Alfred-Charles-Ferdinand). — 1782.

Cf. notice t. II, p. 937.

THORÉ (Étienne-Joseph-Théophile). — 1771.

La figure de Théophile Thoré mériterait une étude détaillée. Né à La Flèche (Sarthe) le 23 juin 1807, il se fit recevoir avocat, puis après la révolution de 1830, exerça — peu de temps — les fonctions de substitut du procureur à La Flèche. Ferme républicain, partisan d'une vraie révolution sociale, la politique l'attira très vite, et il collabora à presque tous les journaux de l'opposition, avant d'essayer d'en lancer un pour son propre compte : *la Démocratie*, qui ne vit même pas le jour, car son seul prospectus fit enfermer le directeur à Sainte-Pélagie pour un an.

En 1848, où son rôle fut très actif, il fonda *la Vraie République*, à laquelle collabora George Sand, et qui vécut seulement quelques mois. Ayant participé au mouvement du 15 mai, il fut poursuivi, traqué, mais réussit à quitter la France clandestinement, pendant que la Haute Cour de Bourges le condamnait à mort par contumace. Il ne rentra en France qu'en 1860, et cessa, sans renier ses idées, de militer dans les luttes politiques. Il avait conçu beaucoup de mépris pour ceux qui avaient abouti, par leurs divisions, à tuer la seconde République. Ses ennemis eux-mêmes ont dû reconnaître sa sincérité, sa loyauté et son désintéressement.

Également sincère et convaincu fut en lui le critique d'art, un des plus perspicaces et intelligents du XIX<sup>e</sup> siècle. Il a discerné les vraies valeurs, combattu l'académisme, la théorie de l'art pour l'art, prônant au contraire la formule, *l'art pour l'homme*. Ami et soutien de Delacroix, de David d'Angers, de Théodore Rousseau, etc., il pourfendait sans pitié les faiseurs et les classiques attardés. Il a publié plusieurs *Salons* (dont *le Salon*

de 1846, précédé d'une lettre à George Sand) et de nombreux livres sur la peinture qui firent autorité.

En exil, il avait adopté le pseudonyme de William Bürger, sous lequel ont été publiés plusieurs de ses ouvrages.

C'est lui qui le premier découvrit et étudia Vermeer dont la gloire n'a cessé d'augmenter depuis.

Le Larousse du XIX<sup>e</sup> siècle lui a consacré deux articles très complets et très équitables à ses deux noms (*Bürger* et *Thoré*).

Il est mort à Paris le 30 avril 1869.

TOURANGIN (Alberte-Eliza). — 1558, 1613, 1640, 1651, 1681, 1743, 1776, 1880, 1933.

Cf. notice t. III, p. 899.

TOURANGIN (Gustave-Georges). — 1765.

Ce frère d'Eliza Tourangin est né à Bourges le 7 février 1815. Ayant le goût de la nature et celui de l'observation, il se consacra à l'étude de plusieurs sciences naturelles : botanique, ornithologie, entomologie, en autodidacte, un peu à la manière de Fabre, sans contacts avec d'autres savants. Une santé fragile, une certaine peur du monde extérieur aussi le confinèrent dans un cercle étroit et son apathie l'empêcha de prendre sur ses observations et découvertes des notes comme celles qui ont immortalisé l'auteur des *Souvenirs entomologiques*. Ce que l'on sait de ses travaux et de leur intérêt se borne en réalité à la notice nécrologique que G. Sand lui a consacrée (elle est reproduite, Dieu seul sait pourquoi, dans le recueil *Souvenirs de 1848* où elle n'a que faire) et dans laquelle on peut soupçonner quelque idéalisation due à l'amitié. Elle avait longtemps essayé de le stimuler et de le faire sortir de sa solitude improductive, mais en vain.

Gustave Tourangin est mort à Saint-Florent (Cher) le 29 janvier 1872.

VALCHÈRE (Mme Caroline). — 1788.

Tout ce que nous avons pu découvrir sur la biographie de cette femme de lettres ignorée est la note suivante, qui figure sur la copie B.H.V.P. : « Mme Vve Valchère, de Nevers, propriétaire à Épinay-sur-Orge (Seine-et-Oise). Désignations tirées d'une lettre de Milne-Edwards, à cette dame, du 9 mai 1873. » Il semble qu'elle ait aussi habité Ablon, Champigny, etc.

Les services d'Archives de la Nièvre n'ont pu retrouver sa trace. Elle a publié deux romans : *Marguerite Aubert*, 1839,

dédié à Béranger, et *Reine et Régente* (1843), un recueil de poésies *Fleurs des champs* (1840) et en outre deux pièces en vers *A Mademoiselle Mars* (1841), *A. S. M. l'Impératrice des Français* (s.d.).

Sauf nouvelle découverte, sa correspondance avec G. Sand a dû se limiter à la lettre que nous publions dans ce volume. Elle apparaît très souvent en revanche dans la correspondance de Béranger, en sollicitieuse de conseils et recommandations. Elle est veuve, a un fils, Georges, que le chansonnier lui reproche d'élever mal. Elle connaît Chateaubriand, Mme Récamier, Marceline Desbordes-Valmore, etc.

VALLET DE VILLENEUVE (*Léonce-Henry*). — 1537<sup>D</sup>, 1562, 1864.

Fils d'Auguste et de Laure de Ségur (voir Tableau généalogique n° III, au tome I<sup>er</sup>), Léonce de Villeneuve, né à Paris le 24 nivôse an IX (14 janvier 1801), a été sous-préfet de Fontainebleau, préfet de l'Indre (1836-1837), d'Eure-et-Loir, du Tarn et du Loiret.

Il avait épousé Léonie-Marie Rousseau de Saint-Aignan (1813-1866).

Préfet de l'Indre, et peu soucieux de se compromettre, il ne fut pas très empressé auprès de sa cousine, qu'il ne vint même pas voir à Nohant.

Il est mort à Roches (Indre), près du Blanc, où il avait une propriété, le 16 juin 1866.

VASSON (Sébastien-*Amédée* Girard de). — 1635.

Ce neveu de Duris-Dufresne (notice t. I, p. 1007) est né à Châteauroux le 2 brumaire an IV (25 octobre 1795).

Sous-lieutenant au 4<sup>e</sup> chasseurs à cheval en 1814, puis mousquetaire dans la Compagnie de Lauriston, il donna sa démission le 15 septembre 1822 et se retira dans ses propriétés.

Il avait épousé en premières noces Virginie Petitjean; puis le 11 octobre 1825, en secondes noces, Artémise-Anne-Marie Collin de Laminière (1801-1888).

Il est mort à Mérigny (Indre) le 5 août 1860, laissant trois enfants : Léon, Adèle, et Raphaël.

VASSON (Charles-*Édouard* Girard de). — 1625.

Frère du précédent, né à Châteauroux le 28 messidor an IX (17 juillet 1801), il embrassa la carrière de la magistrature : substitut au Blanc, puis procureur du Roi à La Châtre (1830-1833), à Apt, Rochefort, Châteauroux, révoqué en février 1849, il finit président du tribunal de La Roche-sur-Yon.

Il avait épousé, le 7 novembre 1827, Victorine-Claire Delacoux de Marivault (1807-18..) qui lui donna trois enfants, Jules, Alfred et Paulin. Ce dernier sera un ami des dernières années de George Sand.

Auteur de poèmes (demeurés inédits), Édouard de Vasson a laissé aussi des *Mémoires* manuscrits (dont des extraits ont été publiés dans *le Collège de Vendôme de 1813 à 1818*, par M. Derouin (1894), et dans *le Collège et le Lycée de Vendôme*, par G. Bonhoure, Paris, Picard, 1912. (Il avait été élève du collège de Vendôme de 1813 à 1818.)

Il est mort à Châteauroux le 11 mars 1882.

VEDEL (Alexandre-Furcy Poulet, dit). — 1950<sup>D</sup>.

Né à Paris, paroisse St-Roch, le 31 juillet 1783, Vedel fut caissier du Théâtre-Français de 1820 à 1837, puis bombardé directeur le 31 janvier 1837, à la suite de la démission forcée de Jouslin de la Salle, rôle pour lequel il n'était pas fait.

Il garda le titre jusqu'au 5 mars 1840, date à laquelle Buloz, déjà commissaire royal près le théâtre depuis 1838, lui succéda, avec le titre d'administrateur.

Il est mort à Paris le 11 janvier 1873.

VIARDOT (Louis-Claude). — 1983.

Comme tant d'autres, et comme il sied à un fils de procureur général, Louis Viardot avait commencé par s'inscrire au barreau.

Il quitta le barreau pour la littérature à la suite d'un voyage en Espagne, et collabora à des journaux de nuance républicaine (*Globe, National, Siècle*), tout en écrivant des ouvrages sur l'Espagne, la littérature, l'histoire, les arts espagnols et plus tard des livres sur les musées de l'Europe, des traductions de l'espagnol (notamment *Don Quichotte*), puis du russe (Gogol, Pouchkine, Tourgueniev).

Entre temps il avait été nommé, en 1838, directeur du Théâtre-Italien, où il engagea le chanteur Mario, et Pauline Garcia qu'il allait épouser en 1840.

Il démissionna à ce moment, pour accompagner sa femme dans ses tournées en Europe. En 1841, il fonda avec Leroux et George Sand la *Revue Indépendante* dont nous aurons occasion de rappeler longuement.

Né à Dijon le 12 thermidor an VIII (31 juillet 1800), Viardot est mort à Paris le 5 mai 1883.

VILLÈLE (Guillaume Aubin de). — 1536<sup>D</sup>.

Né à Caraman (Hte-Garonne) le 12 février 1770, sacré évêque de Soissons le 24 septembre 1820, archevêque de Bourges en 1825, pair de France de 1824 à 1830, il était cousin du ministre et boudait le gouvernement de Juillet.

G. Sand l'avait connu au couvent des Anglaises dont il avait été directeur, et l'avait revu en 1829 quand il avait été l'hôte des châtelains de Nohant (cf. t. I, p. 547, n. 2). On peut penser qu'elle a tracé de lui un portrait satirique dans *Rose et Blanche* (Mgr de V...).

Il est mort à Bourges le 25 septembre 1841.

VINÇARD aîné (Louis-Edme-Jean-Baptiste, dit). — 1968.

Ce Vinçard, que l'on confond parfois avec son neveu Pierre-Denis, est né à Paris, section de la Cité, le 12 thermidor an iv (30 juillet 1796). Il était fabricant de mesures linéaires, chansonnier, et saint-simonien fidèle.

Il a été en relations avec George Sand lorsque la Famille essaya de faire une recrue de choix en la personne de la romancière, et correspondit assez longtemps, quoique irrégulièrement, avec elle. Il avait créé un journal d'ouvriers, *la Ruche populaire*, auquel G. Sand s'intéressa, comme à tout ce qui sortait des plumes prolétariennes.

Il est mort à Paris en 1879, croit-on, mais nous n'avons pas retrouvé la date de son décès.

VINCENT (Louis-Joseph). — 1600.

Au moment où G. Sand entre en relations avec lui, Louis-Joseph Vincent (né à Paris, 4<sup>e</sup>, le 11 novembre 1809) est maître clerk de l'avoué Genestal, chargé de ses intérêts. Il l'accompagnera à Guillery, dans l'expédition entreprise pour reprendre Solange, en septembre 1837.

Licencié en droit du 13 août 1831, il sera nommé avoué le 5 septembre 1838, succédant à François Hanaire.

On ne le trouve plus dans l'Almanach Impérial à partir de 1851. George Sand, dans *Hist. vie*, dit en parlant de lui « aujourd'hui avocat », mais nous ne l'avons pas trouvé dans les listes d'avocats vers 1855.

Les renseignements trouvés aux Archives Nationales (dossier BB<sup>9</sup>-677) ne nous ont pas livré la date de sa mort.